Civilisations

Revue internationale d'anthropologie et de sciences humaines

41 | 1993

Mélanges Pierre Salmon II

La disparition de la notion de « caste » a kong : (XVIII^e-XIX^e siècles)

Georges Kodjo Niamkey

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/civilisations/1698>

DOI : 10.4000/civilisations.1698

ISSN : 2032-0442

Éditeur

Institut de sociologie de l'Université Libre de Bruxelles

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 1993

ISBN : 2-87263-094-5

ISSN : 0009-8140

Référence électronique

Georges Kodjo Niamkey, « La disparition de la notion de « caste » a kong : (XVIII^e-XIX^e siècles) », *Civilisations* [En ligne], 41 | 1993, mis en ligne le 28 juillet 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/civilisations/1698> ; DOI : 10.4000/civilisations.1698

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Tous droits réservés

La disparition de la notion de « caste » à Kong : (XVIII^e-XIX^e siècles)

Georges Kodjo Niamkey

- 1 La société dioula de Kong s'est constituée durant des siècles, à l'image des sociétés soudanaises médiévales ; celles-ci se caractérisent par la division des hommes en catégories apparemment figées, hommes libres, esclaves et artisans. Ceux-ci sont généralement considérés comme des personnes qui appartiennent à des castes et qu'on nomme communément *nyamakala*, littéralement ceux qui détiennent le *nyama* ou *nya*, une puissance occulte. Le *nyamakala* de ce fait inspire la crainte, la méfiance. Son savoir-faire, on le sait, est le résultat d'un héritage ancien qui s'est transmis en secret de génération en génération ; on est persuadé aussi qu'il détient le secret des plantes et de bien d'autres choses et ne veut en aucun cas le divulguer, d'où l'origine des barrières séculaires et des interdits qui ont fait de lui un être hors du commun. Tout mariage avec des hommes ou des femmes de cette communauté est formellement déconseillé¹.
- 2 La division du travail dans les sociétés mandé s'est donc accompagnée très tôt d'un cloisonnement de celles-ci en groupes socio-professionnels. Le *nyamakala* est avant tout un artisan à qui on confère des pouvoirs surnaturels qui l'isolent du reste du monde. A Kong, comme dans le vieux Mandé, on naissait *nyamakala*, on ne le devenait ni par alliance, ni par adoption. L'exercice de la profession, notamment celle de la forge ou de la parole (griot), détermine ainsi la catégorie sociale du travailleur : au XVII^e siècle, on distinguait cinq catégories de *nyamakala*, les *numu* (forgerons), les *garangé* (cordonniers), les *dyésédan* (tisserands), les *dyéli* (griots) et les *kulé* (fabricants de pilon).
- 3 Dans le travail que nous présentons ici, nous allons nous intéresser aux griots, aux forgerons et aux tisserands qui ont constitué la cheville ouvrière de la société dioula au XVII^e siècle. Nous montrerons comment l'univers des *nyamakala* a connu de profondes mutations sous l'impulsion de l'essor commercial à partir du début du XVIII^e siècle et ceci grâce aux efforts du souverain Seku Watara en faveur des marchands.

Les dyéli

- 4 L'origine de cette caste remonte à la nuit des temps et il serait hasardeux de vouloir en faire la genèse. Dans la société mandé, on distingue plusieurs catégories de *dyéli* : les *funé*, les *gawlo* (essentiellement musiciens) et les *dyéli* proprement dits, les maîtres de la parole ou généalogistes ; ils sont désignés dans certains documents sous le nom de *dûgha* (vautour)². Ce nom évocateur illustre bien le personnage en question qui vit au dépens d'un maître généralement riche et toujours généreux. Le griot de Soundyata Kéita (1230-1255), Bala Faseké disait à son maître, le futur Empereur du Mali : *"Je suis la parole et toi l'action, maintenant ton destin commence"*³. Faseké souligne ici l'importance du griot dans l'exercice du pouvoir au sein des sociétés mandé : il est toujours au cœur des formations politiques ; il oriente l'action du souverain et perpétue sa mémoire. Il est considéré aussi comme le détenteur du savoir. Ibn Battûta nous a laissé une image inoubliable du *dûgha* du souverain Mâsa Souleyman (1341-1360) du Mali au XIV^e siècle :

"On installe pour Dûgha un siège sur lequel il s'assied. Il joue d'un instrument de musique fait de roseaux (...), sous lesquels se trouvent des petites courges. Il chante des vers à la louange du sultan, dont il évoque les expéditions et les hauts faits. Les épouses et les femmes esclaves chantent avec lui et jouent avec les arcs. Il y a avec elles une trentaine de ses jeunes serviteurs vêtus de tuniques de draps rouge et portant des *shashiya* blanches. Chacun d'eux porte suspendu au cou son tambour qu'il frappe. Puis viennent ses compagnons, des adolescents : ils jouent, font des sauts périlleux comme un habitant du Sind. Ils ont pour cela une habileté et une légèreté surprenantes. Ils jouent admirablement avec les sabres. Dûgha joue (aussi) avec le sabre d'une façon étonnante⁴. Le sultan ordonne alors de lui faire un présent. Une bourse de 100 mithkal d'or lui est donnée et on lui mentionne le contenu de la bourse".

- 5 Comme dans le vieux Mandé, les griots ont prospéré au XV^e siècle dans la région de Kong dès la mise en place des chefferies taraoré et des communautés marchandes. Les sources orales et écrites disponibles permettent aujourd'hui de situer l'âge d'or des griots au XVIII^e siècle. Un fait pourrait expliquer ce phénomène, la richesse exceptionnelle des négociants du pays et la fortune légendaire des princes de la ville. En effet, sous le règne de Seku Watara (1710-1745), parmi les gens qui accourent dans la métropole dioula, on note un grand nombre de griots venus du Mandé pour louer leurs services aux princes watara dont la renommée avait dépassé les frontières du Nord-Est de la Côte d'Ivoire. Parmi eux, on signale surtout des Kuyaté originaires de Kangaba. C'est à cette date que s'installent à Kong les ancêtres du célèbre griot Dyéli Késé⁵.
- 6 La bonne marche des affaires va cependant influencer sur le destin des griots : l'essor commercial offre la possibilité à tout individu de pouvoir s'enrichir. Ce mouvement n'épargne personne, pas même les gens de caste. Tout homme peut investir dans le commerce et devenir riche, quelle que soit sa condition sociale. Sous le règne du grand souverain Seku Watara, les griots vivent des dons des princes, mais aussi et surtout de leurs affaires qui ne cessent de prospérer. Néanmoins, ils demeurent attachés aux princes de la couronne et fréquentent assidûment la cour royale.
- 7 Les choses changent à la fin du XVIII^e siècle. Les successeurs de Seku Watara ont pris l'habitude, à l'initiative de leur père, de résider sur leurs terres dans des fermes qu'on appelle kongoso (résidences de brousse). Ceci ne fait pas du tout plaisir aux *dyéli* qui détestent la rude et rustique vie de la campagne. Ils désertent donc les cours royales pour

fixer leur résidence à Kong. La plupart d'entre eux se lancent désormais résolument dans le négoce. Le griot se fait dioula.

- 8 Au début du XIX^e siècle, on assiste à une situation curieuse : on rencontre des griots plus riches que certaines familles régnautes. L'ère des Faama riches et généreux semble révolue et avec elle celle des dyéli dépendants. Vers le milieu du XIX^e siècle, quelques familles de griots font encore la cour à de riches négociants, mais la plupart d'entre eux ont fait fortune. Certains d'entre eux suivent les cours des ulémas et prennent des titres élogieux de karamogo ou hommes de lettres ; ils n'ont désormais rien à voir avec les griots traditionnels que nous avons signalés plus haut. A la fin du règne de Seku Watara, certains dyéli prennent le dyamu de leurs hôtes, Watara, Taraoré ou Kéita. Écoutons l'un des descendants de ces anciens griots :

"Les mesures de sécurité mises en place par le sultan Seku Watara favorisaient le commerce à longue distance qui procurait aux colporteurs des revenus considérables. Tout le monde, y compris les dyéli, avait saisi l'occasion pour faire fortune"⁶ les marchands réalisaient des bénéfices énormes sur les affaires ; au XIX^e siècle, Binger nous donne quelques chiffres : les profits pouvaient "varier de 100 à 500 pour 100 et même au-delà"⁷.

- 9 Le développement commercial a contribué ainsi à faire voler en éclats les barrières qui faisaient du dyéli un être particulier. A Kong, il ne détenait plus le monopole de la parole, ni celui de l'histoire du pays. A la fin du XIX^e siècle, il n'existait plus dans la région de Kong, de griots au vrai sens du mot, c'est-à-dire des familles qui tiraient leurs ressources essentiellement de la puissance de la parole⁸. La société dioula avait subi, sous la pression des facteurs commerciaux, l'une des plus grandes mutations de son histoire. Les dyéli ont rompu avec les traditions d'origine. Ils ne sont pas les seuls à avoir été touchés par les effets du grand commerce : les tisserands et les forgerons ne sont pas épargnés comme nous allons le voir.

Le tissage et ses conséquences

- 10 Certaines sources orales actuelles prétendent que la ville de Kong n'a connu le tissage qu'au XVII^e siècle ; la technique aurait été introduite par le grand-père de Seku Watara, Dé Maghan⁹. Celui-ci aurait appris ce métier à Dé dans une localité proche de Sya ou Bobo-Dioulasso. Ceci tendrait à prouver que Bobo a connu le tissage avant Kong ce qui est faux car ce sont précisément les Dioula de Kong qui ont introduit cette activité dans la région de Bobo ; Maghan a donc appris ce métier dans la boucle du Niger, probablement à Kangaba. Signalons que les traditions de Kolon (région de Kong) font état de fabrication de pagnes à Kong bien avant l'installation des ancêtres de Seku Watara à Ténégéra. Ces indications ne nous renseignent pas sur les débuts du tissage à Kong, mais portent à croire que les gens de Kong pratiquaient ce métier bien avant le XVII^e siècle. Cette activité, dit-on, était exercée par des Selsuma, c'est-à-dire les éléments musulmans des Taraoré. Ceci laisse supposer que les pagnes étaient connus dans le pays dès le début du XV^e siècle (1407) ; c'est en effet à cette date que l'on signale les premiers états taraoré animistes dans la région. Il a fallu cependant attendre la seconde moitié du XV^e siècle pour que le tissage connaisse un réel essor avec l'ouverture de la route Kano-Gonja-Kong¹⁰ qui amenèrent dans cette localité les teinturiers hausa. Nous savons aujourd'hui qu'ils ont obtenu des rois taraoré l'autorisation d'exercer leur métier à l'extérieur de la ville¹¹, probablement sur le site actuel de Marabaso comme l'indique d'ailleurs son nom¹².

- 11 On sait très peu de chose sur les tisserands Selsuma¹³. Les sources orales de Kolon soulignent que les autorités taraoré ne portaient pas ces artisans dans leur coeur à cause de la puanteur des fosses à indigo. Elles considéraient la fabrication des pagnes comme un métier impur et les Selsuma étaient souvent mal vus par la population. On ne les fréquentait pas et la communauté des tisserands vécut repliée sur elle-même jusqu'au XVII^e siècle.
- 12 Au début du XVII^e siècle, les choses changent ; on constate une demande de plus en plus importante de pagnes, à la suite sans doute de nouveaux modèles mis sur le marché par Dé Maghan. Celui-ci employa pour la première fois dans ses ateliers de nombreux esclaves et créa de vastes plantations de cotonniers pour avoir sur place la matière première nécessaire. Vers la fin du XVII^e siècle, toute la population de Kong se mit à tisser des cottonnades et les artisans Selsuma disparurent face à cette grande révolution. En moins d'un siècle, le caractère lucratif de cette profession transforma la métropole dioula en une capitale du textile. On oublia les odeurs des fosses ; on regardait désormais le tissage avec des yeux nouveaux et l'on en fit un métier noble. Avant d'être guerrier, commerçant et roi, Seku Watara pratiqua le tissage comme l'avait fait autrefois son grand-père Dé Maghan.
- 13 A la fin du XIX^e siècle Binger a souligné l'importance du tissage :
 "...partout où il y a un petit espace libre, on s'en est emparé pour y construire des cages de tisserands"¹⁴
- 14 Le même auteur a situé la place des pagnes dans le commerce de Kong avec Dienné et Tombouctou :
 "Le tissu rouge et blanc fabriqué en bande à Kong est cousu par les femmes en pagnes de 12, 13, 14 et 15 bandes. Ce pagne, qui est un vêtement de luxe pour les femmes de Kong, l'est aussi à Djenné et à Tombouctou où on le nomme el- harottat (...). Ces pagnes valent ici, suivant le dessin et surtout la grandeur, de 8.000 à 15.000 cauries. A Djenné, un pagne de 10.000 cauries vaut une barre de sel"¹⁵.
- 15 D'après les documents que nous avons réunis, on peut estimer la production de pagnes à Kong, en moyenne, à 300.000 par an¹⁶. A en croire les sources orales, ces chiffres semblent avoir été largement dépassés à l'époque du grand souverain Seku Watara (1710-1745)¹⁷. La révolution textile contribua fortement à ébranler les assises des sociétés dioula. La fortune et le mérite étaient désormais les seuls critères de différenciation sociale ; ceci dans une société qui avait privilégié autrefois la naissance, la profession ou le patronyme. Le *dyéli* allait chercher désormais à se hisser au rang des *dyagotigi*, c'est-à-dire des seigneurs du négoce. On cite le cas du *dyéli* Konaté qui sous Seku Watara devint l'un des plus riches négociants de Kong et qui précisément devait sa fortune au tissage¹⁸.
- 16 Les vieilles structures qui caractérisaient la société mandé tombèrent ainsi en désuétude en moins de deux siècles. Penchons-nous maintenant sur le cas des *numu*.

La reconversion des numu

- 17 Dans l'article que nous avons consacré aux populations serviles du Songaï¹⁹, nous avons souligné l'importance des *numu* qui vivaient en vase clos et s'entouraient de mystères. Ils étaient censés détenir des pouvoirs surnaturels ; à ce titre, on les admirait, mais, en même temps, on se méfiait d'eux, on évitait de les approcher ; cette répulsion a pu faire croire qu'on les méprisait²⁰. En fait les hommes ont peur des *numu* qui vont chercher le fer dans les entrailles de la terre considérées comme le domaine réservé aux dieux et le

transforment en outils indispensables à la vie ou en armes de destructions (flèches, lances, voire fusils)²¹.

- 18 Il est difficile de dire à partir de quelle date précise les premiers numu ont fait leur apparition dans la région de Kong. A en croire les sources orales du pays, ils accompagnaient les Ligbi ou Kalo-Dioula (premiers commerçants mandé) dans leur migration. On peut donc supposer qu'ils sont en place dans le nord de la Côte d'Ivoire aux environs du XIV^e siècle. Ils sont en tout cas à l'origine du développement de l'agriculture dans la région de Kong.
- 19 Le terme numu, au cours des siècles, a pris une coloration patronymique dans le Nord-Est de la Côte d'Ivoire. On est numu comme on est Kulibali ou Kéita. Dans des publications récentes, on parle de migration Ligbi et Numu comme si ce dernier terme avait une valeur ethnique. Tout se passe comme si en devenant *numu*, on perdait son *dyamu* et si l'on faisait un pacte avec la profession ; ceci est très grave, car dans la société mandé, on ne peut pas concevoir un individu sans un patronyme. Faut-il croire que le numu est rejeté par la société, c'est-à-dire un être banni ? Est-ce à cause des nombreux interdits qui pesaient sur les membres de la corporation ? Il est difficile de répondre à cette question.
- 20 Au XV^e siècle, les numu jouent un rôle important, non seulement au niveau de l'agriculture, mais aussi et surtout dans la mise en place des chefferies taraoré en fabriquant des armes pour leurs guerriers. Kong a connu plusieurs catégories de numu. Les uns vivaient du fruit de leur forge, les autres tiraient leurs ressources de la chasse et de la guerre. Ceux-ci vont rapidement abandonner la force pour bâtir des Etats, c'est le cas des fameux Tondosama ou Samasoko qui au XVIII^e siècle jettent les bases du puissant Royaume animiste de Kong et soumettent les numu traditionnels à de lourds tributs. Intéressons nous à ce dernier groupe. Au XVII^e siècle, ces forgerons adoptent le *dyamu* Watara. On signale la présence de nombreux forgerons dans les armées taraoré. Comme leurs maîtres, ils deviennent guerriers. Aux alentours de Kong, on voit des numu exercer le métier de tisserand ou colporteur : ils délaissent progressivement le travail de la forge.
- 21 A la fin du XVIII^e siècle, les *numu* étaient noyés dans la masse de toutes les populations qui portaient le *dyamu* Watara. Le développement commercial de Kong avec les régions du nord et particulièrement les pays Bobo donna le coup de grâce au travail de la forge : Bobo inonda le marché de Kong de toutes sortes d'objets en fer relativement moins chers que ceux fabriqués sur place : ce fut la fin de l'artisanat du fer à Kong. Au XIX^e siècle, le Nord-Est de la Côte d'Ivoire vivaient de l'industrie du fer des états de Bobo-Dioulasso. Les *numu*, comme le reste de la population s'adonnèrent désormais à des professions plus lucratives, comme le commerce du sel, de l'or, des noix de kola ou le tissage. A la fin du XIX^e siècle, cette situation frappa Binger qui écrit :
"La ferronnerie, bèches, haches, lances de luxe, marmites en fer battu, etc., viennent du pays de Tiéba et fabriqués par les Tousia et les Tourounga, peuples situés à l'ouest du Komono et des Dokhosié. Dans les environs de Kong, il n'y a ni fer ni forgerons"²².
- 22 Braulot a confirmé les propos de Binger après son passage dans la ville : Kong importait toute sa ferronnerie de Bobo-Dioulasso²³.
- 23 A la suite des mutations successives liées au développement exceptionnel du commerce dans la région de Kong, les critères de différenciation sociale avaient pratiquement changé. Tout reposait désormais sur le mérite et la fortune. On ne parlait plus de *horon* (gens bien nés, nobles), ni de *nyamakala* ; certes ces termes n'avaient pas disparu mais ils étaient désuets. L'important était désormais de chercher à se hisser au rang des *dyagotigi*

ou seigneurs du commerce et plus tard à celui de *Karamogo* ou *alim*. Les vieilles barrières qui cloisonnaient la société en castes avaient pour ainsi dire disparu. Binger a donc raison de souligner que :

"On voit partout ce que j'ai eu l'occasion de dire sur Kong et ses habitants : que les Mandé-Dioula constituent une population active, laborieuse et intelligente. J'ajouterai que le fanatisme religieux est absolument exclu chez eux et que l'esprit de caste a presque disparu. Ainsi, on ne voit pas un seul griot chez les Dioula, et tout le monde s'occupe de tissage et de teinture, tandis que chez les autres peuples que j'ai visités, tout ce qui n'est pas cultivateur et guerrier fait partie d'une caste inférieure et méprisée"²⁴.

- 24 Cette expérience originale qui se développait dans le Nord-Est de la Côte d'Ivoire et qui commençait à gagner les pays dioula des rives du Comoé ou du Bandama fut arrêté brutalement à la suite de l'invasion samorienne en 1897. Néanmoins, on peut constater de nos jours les vestiges de cette mutation : les jeunes gens qui, au début du siècle ont repris le travail des forges ignorent le phénomène de caste et vivent en harmonie au sein de la société dioula. La caste peut donc disparaître sous la pression des bouleversements politiques, économiques ou sociaux.

NOTES

1. On sait cependant que les princes soudanais au Moyen Age privilégiaient les mariages avec les femmes numu ; voir à ce sujet N.G. KODJO "Contribution à l'étude des tribus dites serviles du Songaï", *Bulletin de l'I.F.A.N.*, série B n° 4, 1976, pp. 790-812. La notion de *nya* ou *nyama* se retrouve dans les sociétés animistes de la région de Kong où s'est développé particulièrement le culte du Nyamakuru au XVII^e siècle sous l'impulsion des rois taraoré.
2. Voir à ce sujet "Le voyage d'Ibn Battûta au Mali" in *Recueils des sources arabes...*, Paris, 1975, p. 304.
3. NIANE D.T., *Soundjata*, Paris, 1960, p. 109.
4. Danse réalisée en l'honneur des guerriers après la défaite du roi des Soso : voir NIANE D.T., *op.cit.*, p. 139.
5. Ce griot a joué un rôle important au XIX^e siècle dans les conflits entre Kong et Samori.
6. DYAMILA OUATTARA, Sokolo (Kong), août 1974.
7. BINGER L.G., *Du Niger au golfe de Guinée par le pays de Kong et le Mossi*, Paris 1892, t. 1, p. 309.
8. Ce constat tendrait à prouver aussi que l'ère des grandes conquêtes était révolue et que les Dioula étaient résolument tournés vers le commerce.
9. BAMORI TRAORE, Table ronde sur les origines de Kong..., *Annales de l'Université d'Abidjan*, série J, 1977, p. 174. Pour une étude sur les tissus de Kong voir Boser-Sarivaxévanis, 1972, pp. 186 et suiv.
10. Pour l'ouverture de la voie, voir PALMER S.M.3, Ajayi Crowder, *History of West Africa*, London, 1971, t. 1, pp. 212-213. Voir aussi I. WILDS "A medieval trade route from the Niger to the Gulf of Guinea", *Journal of African Studies*, 3, 1963, pp. 337-341.
11. Cette thèse défendue par les princes watara de Kolon tend donc à confirmer l'existence d'un tissage ancien dans la ville ; voir Bassina Ouattara (enquêtes réalisées en 1977 et 1979).
12. Marabaso signifie en dioula quartier des Maraba, nom que l'on donne aux Hausa.

13. On considère à Kong que ce terme désigne les premiers Taraoré qui ont embrassé l'Islam par opposition aux Samasoko animistes qui vivent de chasse et de guerres.
  14. BINGER, *op.cit.*, p. 297.
  15. BINGER, *op.cit.*, p. 316.
  16. KODJO N.G., *Le Royaume de Kong des origines à 1897*, thèse pour le doctorat d'Etat, Aix-en-Provence, 1986, t. 2, p. 632.
  17. Enquêtes réalisées Kong entre 1975 et 1977.
  18. Enquêtes déjà citées.
  19. KODJO N.G., "Contribution à l'étude des tribus dites serviles du Songaï", *B.I.F.A.N.B.*, n° 4, 1976, pp. 792-796.
  20. Malam Issa Mahama, *Le Damargu du XVI^e au XIX^e siècle. Repeuplement et formation de l'Etat Targi des Immuzurag*, Université d'Abidjan Département Histoire, 1990, p. 66. En fait on méprise celui qui a déserté la forge et qui mène une vie de griot, "homme bien nourri, bien habillé et craint pour son verbe, parfois conseiller écouté mais toujours méprisé et regardé comme le dernier des hommes" voir Hamani (D) cité par Malam Issa.
  21. Au XVIII^e siècle le souverain de Kong Seku Watara avait un atelier de fabrication de fusils à pierre à partir des modèles fabriqués à Birmingham ou à Liège.
  22. BINGER, *op.cit.*, p. 317.
  23. BRAULOT, *Arch. N.S.O.M.*, C.I., 3, 1893.
  24. BINGER, *op.cit.*, p. 328.
-

RÉSUMÉS

The 'dioula' people of Kong are characterised by the division of men into apparently fixed categories: freemen, slaves and artisans. Very early, the division of labour in these ordered societies is accompanied by a partitioning into socio-professional groups. Thus the artisans belonged to a caste called 'nyamakala', literally those who held the 'nyama' or 'nya' an occult power. In the XVIIth century they were the mainspring of the dioula society. But from the beginning of the XVIIIth century, the world of the nyamakala changed greatly due to commercial expansion brought about by Seku Wara's efforts on behalf of the merchants. In the wake of successive changes tied to the development of trade, the criteria for social differentiation also changed, henceforth, everything was based on merit and wealth. Nyamakala was no longer talked of and from then on what was important was to rise to the rank of a 'lord of commerce'. The old barriers which had divided society had practically disappeared.

AUTEUR

GEORGES KODJO NIAMKEY

Université National de Côte d'Ivoire — Abidjan — Côte d'Ivoire